

## **Dix ans de thérapie avec Marie-Aude Murail**

*Ce dialogue entre ma fille, Constance Robert-Murail, et moi-même peut être lu par les lectrices de 13 à 113 ans. Nous espérons qu'il favorisera les échanges, que ce soit en classe ou en famille.*

**Saison 5: «La seule chose que je m'interdis, c'est de désespérer.»**

**Constance Robert-Murail :** Depuis que je collabore avec toi, je constate qu'une question revient sans cesse dans la bouche de profs, de parents, de journalistes. J'ai l'impression qu'on te la pose beaucoup à propos de la série *Sauveur & Fils* : «Peut-on tout dire aux enfants?»

**Marie-Aude Murail :** Je crois que les enfants sont généralement dépourvus de préjugés de quelque nature que ce soit. Avec les plus jeunes, on peut parler de tout, très librement. Ils et elles sont si souvent confrontés à des concepts

nouveaux que la radicalité ou la marginalité de certaines expériences ne leur apparaît pas.

Les choses se compliquent à l'adolescence, c'est à ce moment-là que le racisme, le sexisme, l'homophobie, la transphobie, le validisme★, etc., peuvent s'enkyster, souvent par peur de l'autre, de son originalité, de sa non-conformité, et aussi par une peur inavouée d'être soi-même non-conforme. C'est donc à ce moment-là que j'interviens.

**CRM:** On te pose le même genre de questions sous d'autres formulations: «Y a-t-il des sujets tabous en littérature jeunesse?», «Comment parler aux jeunes de sujets difficiles?»... Y a-t-il des choses que tu t'interdis quand tu écris?

**MAM:** On oublie souvent que, dans notre pays, il existe une loi de censure concernant la littérature jeunesse. Dans tous les livres pour la jeunesse publiés en France figure en page intérieure la mention de la loi du 16 juillet 1949 qui rappelle l'interdiction – et je cite – «de présenter sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse».

**CRM:** Sacrée liste.

**MAM:** Oui, voilà donc clairement délimité mon champ d'action, à moi qui écris pour la jeunesse. Mais est-ce si clair que cela?

En prenant appui sur cette loi, des personnalités ou

des médias ont demandé à plusieurs reprises qu'on censure ou qu'on fasse disparaître des bibliothèques certains livres prétendument « écrits pour nuire » à la jeunesse. Afin de démontrer la nocivité de ces ouvrages, ces censeurs ont extrait quelques phrases de leur contexte pour en dénaturer le sens, ou bien confondu volontairement ce que dit un « vilain » personnage avec ce que pense l'auteurice, ou encore feint de croire qu'évoquer le vol, la violence ou la drogue dans un roman, c'est inviter les jeunes à des comportements déviants.

J'estime pour ma part qu'il n'y a pas de sujet tabou et que mes héros n'ont pas à être des prix de vertu. Mais je reste attachée à cette loi de 1949, qui a été récemment actualisée, puisqu'on demande aussi aux auteurices de ne pas « inspirer ou entretenir des préjugés ethniques ou sexistes ». Si je tiens à cette loi, c'est à cause d'un verbe qui s'y trouve, le verbe « démoraliser », qui a un double sens. Démoraliser, c'est éloigner de la morale, faire perdre le repère des valeurs morales, mais c'est aussi priver de la force morale. Or, ce que je veux avant tout, c'est ne pas porter atteinte au moral, c'est-à-dire au désir de vivre et de grandir de mes jeunes lecteurs, quand toute l'actualité s'y emploie déjà !

La seule chose que je m'interdis, c'est de désespérer.

**CRM :** Pourtant, on ne peut pas dire que tu épargnes à ton lectorat ni à tes protagonistes les drames de l'existence. Dans *Sauveur & Fils*, tu détailles la souffrance

psychique des jeunes et des moins jeunes. Dans *Oh, boy!*, on trouve la fratrie des Morlevent dont la mère s'est suicidée en buvant du Canard WC, dans *La fille du docteur Baudoin*, Violaine, une jeune fille de 17 ans, fait une interruption volontaire de grossesse, dans *Simple*, Barnabé Maluri, un jeune homme handicapé mental de 23 ans, est abandonné par son père, dans *Sans sucre, merci*, Émilien, un ado, voit les huissiers à sa porte tandis que sa demi-sœur est entre la vie et la mort à l'hôpital, dans *Vive la République!*, les Baoulé, des petits sans-papiers ivoiriens, squattent une gare désaffectée et ne mangent pas à leur faim... Et j'en oublie.

**MAM:** Et malgré tout ça, on me dit que mes livres sont des «feel-good books», qu'ils devraient être remboursés par la Sécurité sociale parce qu'ils sont plus efficaces que les antidépresseurs. Comment expliquer ce paradoxe qui m'étonne moi-même?

Une des explications que je me donne, c'est que je confronte des personnages que j'aime et dont je veux le salut à la dureté de notre condition humaine. Je ne transforme pas mes héros en porte-parole d'une cause, fût-elle bonne. Ils sont d'abord des êtres humains avec leur passé, leurs qualités, mais surtout leurs failles, leur vulnérabilité, et donc leur marge de progression. Plus mon récit les fait descendre dans la souffrance, et plus je teste leur résilience, donc la mienne, et celle de mes lecteurs. Ainsi que l'a écrit le spécialiste de la résilience, Boris Cyrulnik : « Le

bonheur ne donne que des pages blanches. Mais triompher d'une épreuve fera bien un chapitre.» Et j'ai écrit à ce jour beaucoup de chapitres, à l'exception du chapitre 13 dans *Oh, boy!* intitulé: «Qui n'existe pas pour ne pas porter la poisse aux Morlevent».

**CRM:** Une autre explication, c'est qu'au milieu de tous ces malheurs on rit.

**MAM:** Avoir le sens du tragique de l'existence, qui est ce qui m'habite depuis l'adolescence, ne signifie pas renoncer au combat, tout au contraire, et l'arme dont je me sers, au quotidien comme dans mes romans, c'est l'humour. L'humour est ce petit pas de côté qui nous permet de ne pas prendre le réel en pleine face. L'humour, comme le définit Romain Gary, est «une déclaration de dignité, une affirmation de la supériorité de l'homme sur ce qui lui arrive».

Pour aborder les sujets les plus difficiles, j'ai recours à toutes les formes du comique, ce qui va du jeu de mots à l'ironie, et ne rend pas toujours la tâche facile à mes traducteurices. L'humour est une reprise de soi, une mise sous contrôle de ses émotions, un effort et une conquête, mais aussi une arme, une force et une armure. En tant qu'écrivain, cela me permet de rester pudique, elliptique, légère, surtout lorsque la charge émotive est lourde, surtout lorsque la critique sociale est incisive.

Cette arme, je la confie parfois à un narrateur adolescent pour qu'il s'exerce à son tour à résister et qu'il puisse déclarer comme Émilien, 15 ans, que «c'est quand tout

va mal que tout va bien.» Devant faire face à une succession de catastrophes familiales dans *Sans sucre, merci*, mon jeune héros décide de s'habituer à l'amertume de la vie en buvant son thé sans sucre. Puis, comme sa petite sœur prématurée que la médecine avait condamnée sort enfin de sa couveuse, Émilien met trois sucres dans son bol de thé. «Je ne sais pas de quoi demain sera fait. Mais ma sœur est en vie. Merci.»

**CRM:** Donc on peut dire beaucoup de choses difficiles aux jeunes, tant qu'on le fait avec humour et en mettant en scène des personnages qu'on aime voir progresser et surmonter les obstacles. Mais comment choisis-tu de parler de tel ou tel sujet?

**MAM:** La première chose à savoir, c'est que je n'aime pas parler pour ne rien dire, ce qui fait de moi au quotidien une personne assez silencieuse. Le «small talk» n'est pas vraiment ma tasse de thé. La deuxième chose, c'est que la quantité de livres publiés me démoralise. À quoi bon rajouter un livre à cette marée qui submerge chaque année les librairies? Pour que je surmonte cette espèce de découragement, il me faut trouver un personnage auquel j'aie très envie de m'identifier, et dans ce cas, ce sera un marginal, comme un jeune homosexuel un peu extravagant dans *Oh, boy!* ou un simple d'esprit dans *Simple*. Pourquoi? Peut-être parce que j'exprime dans l'écriture la part de moi-même qui reste en souffrance, que j'essaie, sinon de me guérir, du moins de me consoler.

Mais pour crever le mur du silence, il faut aussi qu'un sujet à traiter s'impose à moi comme une urgence. Soudain, je sens qu'il faut parler de «ça». C'est en entendant sur *France Info* que, dans un village de l'est de la France, parents et enseignants occupaient l'école primaire pour protester contre l'expulsion de toute une famille algérienne très bien intégrée que j'ai su que je devais mettre une histoire comme celle-là au cœur de *Vive la République!* C'était urgent. Je n'aurais pas écrit *La fille du docteur Baudoin* si je n'avais pas croisé sur ma route une jeune fille qui venait de traverser cette épreuve de l'interruption de grossesse qui concernait alors en France 10 000 adolescentes par an et près d'une femme sur deux au cours de sa vie. Je ne crois pas que les choses aient beaucoup changé. Pourtant, on le cache, on le tait. Donc, c'est urgent, ça me brûle les lèvres, alors j'écris.

**CRM :** Mais parfois ça t'agace quand on te dit que tu as fait «un livre sur l'avortement» ou «un livre sur les sans-papiers»...

**MAM :** Je n'aime pas l'idée d'écrire des romans à thème trop démonstratifs. Je ne voulais pas faire un livre centré sur l'IVG. J'ai donc joué l'esquive en racontant le quotidien d'un médecin généraliste. Je cherche toujours les endroits où toutes les classes d'âge et toutes les classes de la société ont quelque chance de se croiser. La patientèle d'un cabinet de généraliste me fournissait l'occasion de broser un certain nombre de portraits cocasses ou émouvants.

Mais même si je n'avais pas l'intention de traiter uniquement de l'interruption de grossesse, je me devais tout de même d'obtenir une documentation aussi précise que réaliste sur la façon dont se déroule une IVG médicalementeuse. J'ai fait ce que je fais pour tous les sujets délicats à traiter, j'ai beaucoup lu sur le sujet, mais aussi je suis allée voir des personnes ressource. J'ai donc pris rendez-vous avec le Planning familial de ma ville d'Orléans. Pour me faire recevoir de la conseillère conjugale et familiale, j'avais un sésame qui marche à tous les coups : « Je suis écrivain pour la jeunesse ». Réaction en face : « Ça, c'est sympa ! »

À ma demande, la conseillère, qui deviendra Annie dans mon roman, m'a reçue comme si j'avais 17 ans et elle m'a aidée à monter mon dossier jusqu'à la lettre de demande d'IVG. Puis quelques jours plus tard, et tout comme mon héroïne, j'ai eu un rendez-vous avec l'ivé-giste qui se trouvait être une femme, une médecin généraliste, qui était là par conviction militante. Les scènes au Planning familial étant assez risquées à écrire, j'ai pris la précaution de me faire relire par ma principale informaticienne, cette femme médecin.

Je nous revois toutes les deux au restaurant, elle ayant posé sur la table mon tapuscrit, qu'elle avait un peu trop annoté à mon goût. Dans la marge, elle avait observé qu'un médecin ne se permettrait pas de dire telle ou telle chose à Violaine, puis qu'on aimerait connaître les réactions du petit ami, du père, de la mère, etc. J'ai compris en



l'écoulant qu'à force de ne pas vouloir faire un roman à thème j'étais en train de ne pas traiter le sujet.

C'était troublant, et je suis donc rentrée chez moi, troublée. J'ai fini par m'avouer ce qui s'était passé. Le désir d'écrire ne m'était pas venu uniquement après cette discussion avec une jeune fille qui venait de faire une IVG. J'avais fait moi-même une IVG des années auparavant. Il y a toujours un moment où ce que j'écris croise ma propre vie. C'est ainsi que, après avoir relu le texte publié très discrètement où je témoignais de cette IVG, j'ai pu me mettre véritablement en face de mon sujet. Comme le disait un scénariste à des aspirants écrivains : « Si vous avez une raison personnelle d'écrire cette histoire, alors tâchons de la trouver. »

**CRM :** Un autre sujet qui était déjà brûlant en 2018 et qui l'est toujours en 2025, c'est cette question de la masculinité qui travaille tant Samuel dans cette saison 5. Tu découvrais alors les « pick-up artists », ces influenceurs de la drague qui détestent les femmes qu'ils prétendent séduire.

**MAM :** Je pense que l'inquiétant Thibaut et sa vision du monde auraient pris plus de place dans le récit si j'avais écrit ce roman en 2025. Même si le terme n'apparaît pas dans le texte, Samuel flirte avec les « masculinistes », ces hommes qui pensent que le féminisme est allé trop loin et que la société oppresse aujourd'hui les hommes, en particulier les hommes blancs.

CRM: Le discours de Thibaut ressemble aussi en partie à celui des «incels», «célibataires involontaires», qui se pensent victimes d'une hiérarchie sociale les privant de toute vie sexuelle et sentimentale. Pour sortir du statut d'incel, il faudrait être un mâle «alpha» (chef de meute bruyant et séducteur) ou un mâle «sigma» (loup solitaire, cynique et mystérieux). Deux facettes d'une masculinité dominante et distante, qui enferme les garçons dans des rôles stéréotypés et les coupe de leurs émotions, de leur empathie, de leurs proches. Les communautés «mascu» sont toujours très actives sur Internet, où elles développent leur propre vocabulaire, leurs mêmes, leurs idoles...

MAM: Je n'avais pas encore pris pleinement conscience de la prolifération de ces discours en ligne, donc j'ai plutôt opté pour que Samuel soit recruté «IRL» (*in real life*) par un camarade. Je voulais montrer comment le piège masculiniste peut se refermer sur un jeune homme comme lui, impressionnable, très perturbé par son histoire familiale, dévasté par sa première grande rupture amoureuse. Fort heureusement, c'est un garçon plein de ressources.

CRM: Toutes ces idéologies se nourrissent de discours vieux comme le monde sur la «crise de la masculinité», qu'on retrouve dans le discours de figures politiques comme Éric Zemmour mais qui existent, selon l'historien Georges Vigarello, depuis... l'Anti-

quité. À ce sujet, on peut lire *La crise de la masculinité : Autopsie d'un mythe tenace*, par Francis Dupuis-Déri (Points féministe, 2022).

**MAM :** Il s'agit d'un problème récurrent dans notre société. Mais le discours masculiniste étant de plus en plus envahissant, le personnage de Thibaut est encore plus d'actualité sept ans plus tard.

**CRM :** En travaillant avec toi, je constate que la jeunesse est un public exigeant. On t'a souvent demandé si tu n'aimerais pas écrire pour les adultes.

**MAM :** Oui, et les premières années, la question semblait vouloir dire : quand tu seras grande, est-ce que tu feras de la « vraie » littérature ?

Je plaisante souvent sur le fait que, quand je trouverai un sujet dont je ne peux pas parler aux enfants, j'écirai pour les adultes, mais que pour l'instant je cherche encore.

En fait, j'ai commencé ma carrière « officielle » d'écrivain avec des nouvelles sentimentales pour des magazines féminins, puis en publiant deux ouvrages autofictionnels pour adultes. Mais mes tout premiers écrits étaient destinés à un public jeunesse très précis : ma petite sœur Elvire, qui avait 8 ans quand j'en avais moi-même 12. C'est assez naturellement que je suis revenue à la jeunesse après mes premières publications en écrivant des petites histoires loufoques qui mettaient certains codes du conte traditionnel cul par-dessus tête.

Pour celles et ceux que le sujet intéresse, j'ai publié en

2003 aux éditions du Sorbier un essai intitulé : *Auteur jeunesse : Comment le suis-je devenue, pourquoi le suis-je restée ?*, où je retrace mon parcours. J'y précise notamment :

«Je vois bien les difficultés d'un enfant qui entre en lecture, je dis cela comme autrefois on parlait d'entrée en religion. J'ai envie d'être aux côtés de ce néophyte, de lui tenir la main, d'écarter les pierres de son chemin, d'aller avec lui au bout de l'histoire. Couper une phrase trop longue, éclairer un mot nouveau par le contexte et réduire les descriptions à des notations, accélérer le récit avec un dialogue, faire percevoir la psychologie d'un personnage par ses actes plus que par une analyse de son caractère, faciliter l'identification avec une narration au je, mettre un titre et donner une unité à chaque chapitre, créer un effet de réel en utilisant des choses familières, marque de produits, jeux, modes, langage usuel, il y a mille petites choses qu'un écrivain peut faire pour un enfant. Et ce n'est pas le mépriser, ce n'est pas soi-même s'abaisser. Je n'ai jamais ressenti ni condescendance ni humiliation à m'agenouiller devant un enfant pour renouer son lacet. C'est un mouvement spontané que je retrouve quand j'écris. Nous marcherons, lui et moi, d'un meilleur pas.»

Je suis revenue vers les adultes en 2018 via un récit familial intitulé *En nous beaucoup d'hommes respirent* (L'Iconoclaste), où je raconte trois histoires d'amour, celle de mes grands-parents, celle de mes parents et la mienne, en m'appuyant sur des lettres, des journaux intimes, des photos et des confidences.

**CRM:** En même temps, ce qui est flagrant dans les Salons, c'est que les gens qui viennent se faire dédicacer tes livres sont très souvent des adultes qui te lisent depuis tout petits et qui n'ont jamais décroché.

**MAM:** C'est le privilège de la vieillesse : j'ai maintenant parfois trois générations d'une même famille qui viennent me voir pour me partager leur expérience de lecture en commun. *Sauveur & Fils* est véritablement une série familiale plus qu'une série jeunesse. En cela, je crois que mon métier a un peu changé.

Dans une passionnante interview donnée au journal *La Croix*, Michel Ocelot, l'auteur du célèbre *Kirikou*, disait ceci : « On a gravé sur mon front au fer rouge : cinéaste pour enfants. Mais, au fond, c'est mon cheval de Troie pour atteindre aussi les adultes. Ils viennent sans armure et je les touche. Ils ne s'en aperçoivent pas tout de suite mais, trop tard, c'est rentré. » Comme Michel Ocelot, tout en m'adressant aux enfants et aux adolescents, j'en profite pour atteindre émotionnellement les adultes. D'une pierre deux coups, en quelque sorte.

Toutefois, je pense qu'il faut continuer à défendre la

spécificité de notre littérature jeunesse. Comme l'a écrit Clémentine Beauvais en 2017 dans une excellente note de blog :

« Cet apparent désir bienveillant de “faire tomber les barrières” entre littérature adulte et littérature jeunesse est en réalité trop souvent une manière de refuser à l'enfant ou l'adolescent des domaines culturels d'excellence, qui leur seraient particuliers et dont ils seraient les bénéficiaires privilégiés. »

C'est pour ça que je ressens régulièrement le besoin de retourner vers les plus jeunes, en écrivant une histoire pour les 6-9 ans entre deux romans ado. Je veux leur rappeler (et me rappeler) qu'ils sont ma priorité absolue et qu'ils méritent des productions culturelles qui leur sont spécifiquement adressées.

C'est à l'inauguration du Salon du livre de Bogota, où la France était invitée d'honneur et avait mis en avant sa littérature jeunesse, que j'ai pu dire à des adultes, dont le président de la Colombie, le maire de Bogota et tout un tas de militaires médaillés, les mots suivants :

« Il me paraît nécessaire que les livres pour les enfants leur fassent faire l'apprentissage de la complexité, de l'humour, du second degré, du paradoxe, de l'ambivalence des sentiments et de

la pluralité des convictions. Plus on grandit, plus les livres doivent nous dire, entre autres choses, qu'il n'y a pas d'un côté les gentils et de l'autre les méchants, que la frontière entre le bien et le mal n'est pas toute tracée, et que c'est nous-mêmes qui sommes traversés. Plus on grandit et plus les livres doivent nous enseigner le courage, le courage de parler de tous les sujets sans peur et sans tabou.»

Je sais, parce que j'ai reçu des lettres et des mails qui me le disent, que mes romans permettent à des jeunes qui traversent des épreuves de se sentir moins seul-es. Quant à celles et ceux que la vie a heureusement épargnés, iels apprennent l'empathie en voulant de toutes leurs forces sauver des personnages parfois très éloignés d'eux, mais que je leur ai donné à aimer. C'est ma manière de lutter contre les préjugés et contre le rejet d'êtres humains dont nous nous imaginons qu'ils ne sont pas faits comme nous.

Au fond, j'assume d'être une moraliste, pas au sens où je ferais la morale à qui que ce soit, mais en racontant des histoires qui font rire, qui font pleurer et qui permettent, comme le disait Charles Dickens de ses propres romans, «de considérer le meilleur côté de la nature humaine». Mon espoir, c'est que ce meilleur côté de la nature humaine, mon lecteur le découvre en lui-même.